

## VICTOR HUGO, CHANTRE DE LA NATURE

par M. Bernard BOULLARD  
avec le concours de MM. Alain BÉZU  
et Philippe DAVENET

*(Séance publique du 29 avril 2022)*

« Priez Dieu pour qu'il vive », tel était, le 12 février 1927, le vœu ardent de la parturiente. Sa requête fut exaucée puisque le garçon vit encore 95 ans plus tard !

Compte-tenu des activités de son père (régisseur d'une écurie de courses puis, à son compte, petit fermier pendant plus de cinquante ans) l'enfant allait vivre intensément au contact de la nature.

Tout commença donc au milieu des chevaux et se poursuivit en communion avec toutes les richesses des mondes animal, végétal et fongique.

Permettez-nous de citer quelques exemples des spectacles offerts à ce garçon réceptif.

- La mise-bas, sous nos yeux, dans la cour, face à la fenêtre de la cuisine, d'un superbe poulain que nous vîmes se dresser, gauchement bien sûr, sur ses quatre pattes, moins de cinq minutes après sa naissance.
- L'accident qui frappa un veau dans l'herbage pour avoir avalé une énorme pomme encore verte. L'intervention en urgence du vétérinaire, avec un trocart, sauva l'animal mais l'odeur des gaz libérés suffoqua l'enfant trop curieux.
- La chasse aux rats dans l'étable où l'enfant porteur d'une lanterne accompagnait son père armé d'un gros bâton souvent manié avec succès.
- Les splendides floraisons des aconits, hautement toxiques, sur le bord de la petite rivière.
- Le spectacle changeant, en fonction des saisons, le long des quatre kilomètres que l'enfant parcourait quotidiennement pour aller à l'école !
- Les travaux des champs auxquels, jusqu'à son départ pour Caen, pour ses études, le jeune homme participait. Il fallait bien acquérir une profession pour soulager les finances des parents !

- L'alarme presque quotidienne lancée par les poules à l'heure du repas, choisie par le rusé renard qui emportait souvent l'une d'elles caquetant désespérément.
- La floraison des prairies, des sous-bois, des pommiers et poiriers, du jardin même, qui provoquait l'extase du garçon.

Vous ne doutez pas de ce que l'avenir du fils de paysans était écrit. Instituteur il vibra. Licencié, docteur, professeur pour finir, il fut comblé. Mais à côté des données sèches de la science, il apprécia et apprécie encore les écrits de nos poètes.

Son ambition, aujourd'hui, est de vous faire partager son admiration pour l'une des gloires des Lettres Françaises : Victor Hugo.

*(Pause musicale : Beethoven – Extrait de la sonate 15)*

Très jeune encore, Victor Hugo vécut déjà en harmonie avec la nature. Il y fut peut-être prédestiné puisque, à ce que lui révéla un jour son père, il fut conçu en plein air, en juin 1801, sur le Donon, le plus haut sommet des Vosges. Il naîtra en février 1802, à Besançon... voilà donc plus de trois siècles !

Dès 1809, Madame Sophie Hugo et ses trois garçons Abel, Eugène et Victor s'installent à Paris, aux Feuillantines, un ancien couvent... et le futur écrivain sera précocement très sensible à ce cadre riche en végétaux impressionnants et en mystères de la nature. Agé de quinze ans, en 1817 donc, il obtient une première Mention à l'Académie Française (où il sera appelé à siéger en 1841 à trente-neuf ans).

Victor Hugo se penchera avec attention sur la flore des Iles Anglo-Normandes durant son exil à Jersey et à Guernesey.

Il nous a donc été relativement aisé de dégager des extraits de qualité pour nourrir cette présentation, d'autant qu'avant le romancier ou le dramaturge Hugo fut essentiellement poète... à la faveur de son exceptionnelle imagination et de sa sensibilité très impressionnable.

Oui, ainsi que le souligne Gilbert Sigaux : « Hugo demeure un témoin que rien ne retient et qui sait tout dire... il s'affirme poète de la race humaine ».

« Vous le savez... ce ne sont pas les événements que je cherche en voyage, ce sont les idées et les sensations... D'ailleurs, je me contente

de peu. Pourvu que j'aie des arbres, de l'herbe, de l'air, de la route devant moi et de la route derrière moi, tout me va ».

Il nous a tout confié lorsque nous nous rencontrâmes au cours d'une vie antérieure, ainsi qu'il affirme : « Monsieur Boulard, que j'ai connu, ne marchait jamais sans un livre... et avait toujours comme cela un bouquin contre son cœur ». Oh ! nous n'étions pas toujours d'accord avec lui qui se permit de décrier notre région :

« C'est beau. Très beau. Je suis tout bête. Cependant  
Une fois que j'allais au Havre en diligence,  
Pour je ne sais plus quelle affaire d'urgence,  
En passant à Rouen j'avais vu des pommiers.  
Je n'aime pas beaucoup ces horribles fumiers  
Aux portes des maisons ni ces flaques d'eau sale ;  
Bons paysans ! On a son cochon, on le sale,  
On en vit tout l'hiver ; on brûle ses fagots ;  
On fait des tas d'enfants laids comme des magots... »

Sensible et réceptif, il butina précocement et dédia, à seize ans, ce poème à sa « Maman » :

« J'ai vu le ver ramer dans la poussière,  
Bientôt après, papillon passager,  
Abandonnant la dépouille grossière  
De fleurs en fleurs, je l'ai vu voltiger.  
Là, reposant ses antennes cruelles,  
De l'Aubépine il souillait la blancheur ;  
Ou, secouant la poudre de ses ailes,  
Du vert Lilas ternissait la fraîcheur ;  
Puis tout à coup de la Rose éclatante  
Dans son instinct, je l'ai vu s'approcher.  
A son aspect, la Rose épouvantée  
A tressailli de crainte et de pudeur ;  
J'ai vu frémir sa corolle agitée,  
Et dans son sein rentrer sa douce odeur... »

Adulte, il reste prêt à vibrer à tout instant :

« Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade  
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,  
Et l'interlocuteur des arbres et du vent...  
Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,

S'apprivoise et devient familier avec moi.  
Et sans s'apercevoir que je suis là, les roses  
Font avec les bourdons toutes sortes de choses... »

Puis il se laisse emporter dans un sous-bois splendide, et compose son poème *L'Église*, comme un tourbillon fantastique, véritable « dessin animé » mystique !

« ... J'arrivai tout près d'une église...  
C'était l'église en fleurs, bâtie  
Sans pierre, au fond du bois mouvant  
Par l'aubépine et par l'ortie  
Avec des feuilles et du vent...  
En regardant par la croisée,  
O joie ! on sentait là quelqu'un.  
L'eau bénite était en rosée,  
Et l'encens était en parfum.  
Cachés par une primevère,  
Une caille, un merle siffleur,  
Buvaient tous deux au même verre,  
Dans une belladone en fleur.  
J'entendais en strophes discrètes,  
Monter sous un frais corridor,  
Le Te Deum des pâquerettes,  
Et l'Hosanna des boutons d'or.  
Un bon crapaud faisait la lippe  
Près d'un champignon malfaisant,  
La chaire était une tulipe  
Qu'illuminait un ver luisant. »

Pareille fièvre poétique incite à se poser quelques questions. Hugo se les pose lui-même : « Le parfum est-il l'âme errante du pistil ? Une fleur souffre-t-elle ? un rocher pense-t-il ? ».

Et la poésie plus classique, plus conventionnelle, reprend vite le dessus avec cette fable intitulée *La Rose* :

« Dans un riche parterre où mille et mille fleurs  
Étalaien à l'envi leurs riantes couleurs,  
Une rose régnait, fière de son calice  
Où brillait un vif incarnat.  
Elle élevait la tête avec éclat  
Au-dessus de l'oeillet, au-dessus du narcisse.  
Le Zéphyre la vit : la voir, c'était l'aimer ;

Il l'aima donc. Le voilà qui caresse  
De son souffle léger, l'objet de sa tendresse,  
Et qui fait tout pour l'enflammer.  
A tant de soins la rose fut sensible  
(Belle n'est jamais inflexible) ... »

Poète ? Oui ! Mais poète précoce puisqu'il n'avait que quatorze ans ! Et que de sensibilité exquise lorsque Cosette et Marius se retrouvent dans le jardin de Jean Valjean : « Marius n'était pas allé au-delà d'effleurer de ses lèvres la main, ou le fichu, ou une boucle de cheveux de Cosette. Cosette était pour lui un parfum et non une femme... Que se passait-il entre ces deux êtres ? Rien. Ils s'adoraient... Toutes les fleurs s'ouvraient autour d'eux et leur envoyaient de l'encens ; eux, ils ouvraient leurs âmes et les répandaient dans les fleurs... ils se disaient des mots d'amour dont les arbres frissonnaient ».

Pourquoi faut-il, après tant de délicatesse que, de temps en temps, Hugo se rende caustique (comme en avril 1847 où il propose une comparaison... piquante) : « Ce qui fait la beauté d'un rosier fait la laideur d'une femme, avoir beaucoup de boutons ». Et pourtant, dès 1818,) à seize ans, il savait être adorable le petit Victor amoureux puisque :

« Voulant vous faire un don léger,  
J'ai songé d'abord à la rose ;  
Mais son éclat est passager  
Et près de vous, c'est peu de chose.  
D'un vieux buis, qui vit maint printemps,  
J'ai préféré vous faire hommage ;  
S'il est triste, il dure longtemps,  
N'est-ce pas bien là mon image ? »

Et dix années plus tard, qui demeurait encore le plus émotif, Victor ou « Sara » ... la baigneuse ?

« Elle est là sous la feuillée,  
Eveillée  
Au moindre bruit du malheur ;  
Et rouge, pour une mouche  
Qui la touche,  
Comme une grenade en fleur ».

A moins que vous ne préféreriez ces vers composés à Jersey :

« Nous étions, elle et moi, dans un avril charmant  
De l'amour qui commence en éblouissement.  
Il me semblait,  
En regardant autour de nous les pâquerettes,  
Les boutons d'or joyeux, les pervenche secrètes,  
Et les frais liserons d'une eau pure arrosés  
Que ces petites fleurs étaient tous les baisers  
Tombés dans le trajet de ma bouche à ta bouche  
Pendant que nous marchions... ».

Mais non, j'insiste approchez-vous amie : « Venez que je vous parle » (c'est le titre d'un poème inclus dans *Les Voix intérieures*) :

« Cellini sourirait à votre grâce pure,  
Et, dans un vase grec, sculptant votre figure,  
Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or  
D'un lys qui devient femme en restant Lys encor,  
Ou d'un de ces lotus qui lui doivent la vie  
Etranges fleurs de l'art que la Nature envie ».

Avec force Victor Hugo a su traduire ses intenses vibrations familiales, qu'il s'agisse de ses deux filles :

« Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,  
Dans une urne de marbre agitée par le vent,  
Se penche, et les regarde, immobile, et vivant,  
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,  
Un vol de papillons arrêté dans l'extase ».

ou lorsqu'il songe à Léopoldine, à jamais arrachée au cercle de famille :

« Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées  
Sans rien voir du dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur ».

Survint la mort d'Adèle, son épouse, en 1868. Dans le cercueil :  
« J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'en ai entouré la tête. J'ai mis autour  
de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage ; j'ai  
ensuite semé des fleurs sur tout le corps... ». Adèle fut inhumée à  
Villequier, près de Léopoldine.

*(Pause musicale : Beethoven –  
Mouvement lent de la sonate pathétique)*

L'été, l'automne, sont de belles sources d'inspiration pour nombre  
de poètes. Hugo ne se singularise pas à ce propos :

« Là, du plaisir tout à la forme ;  
L'arbre a des fruits, l'herbe a des fleurs ;  
On entend dans le chêne énorme  
Rire les oiseaux querelleurs.  
Puis octobre perd sa dorure ;  
Et les bois dans les lointains bleus  
Couvrent de leur rousse fourrure  
L'épaule des coteaux frileux ».

Mais c'est le plus souvent le printemps qui lui souffle ses accents  
harmonieux et délicats et c'est bien à regret que nous n'évoquerons ici  
que deux extraits relatifs à la saison du renouveau. A Guernesey :  
« C'était un de ces jours printaniers où mai se dépense tout entier...  
Tout était neuf dans la nature, les herbes, les mousses, les feuilles, les  
parfums, les rayons. Il semblait que le soleil n'eût jamais servi. Les  
lilas, les muguet, les daphnés, les glycines faisaient un bariolage  
exquis. Une très jolie lentille d'eau qu'il y a à Guernesey, couvrait les  
mares d'une nappe émeraude. Les prunelliers étaient en fleur, les  
cytises aussi... Le printemps jetait tout son argent et tout son or dans  
l'immense panier percé des bois... Dans l'herbe, primevères,  
pervenches, achillées, marguerites... et les violettes, et les véroniques.  
Les bourraches bleues, les iris jaunes, pullulaient, avec ces belles petites  
étoiles roses qui fleurissent toujours en troupe et qu'on appelle pour

cela « les Compagnons ». La nature, perméable au printemps, était moite de volupté ».

Et voici l'apothéose vernale :

« Le printemps ! Chantez nids ! O fleurs, dans les fossés,  
Les ravins, les étangs, les bois, les champs, croissez !  
Boutons d'or que j'ai vus jadis aux Feuillantines  
Renaissent. Fourmillez, liserons, églantines,  
Pâquerettes, iris, muguet, lilas, jasmins !  
Le petit enfant Mai frappe dans ses deux mains.  
Allons, dépêchez-vous de naître, il vous appelle.  
Il veut parer la Terre ainsi qu'une chapelle...  
Le vallon fleuri semble un encensoir fumant.  
Quelqu'un a mis le feu partout. L'embrasement  
Va de l'arbre au nuage et du ciel à la terre ;  
La prairie a l'éclat d'un glorieux cratère... ».

*(Pause musicale : F. Poulenc – 1<sup>er</sup> Nocturne)*

Cet amour du printemps datait de la jeunesse... aux Feuillantines dont, rappelle Hugo :

« Le jardin était grand, profond, mystérieux,  
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,  
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,  
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres...  
Les pâles liserons, les pâquerettes blanches,  
Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,  
Se mirent dans la mare ou se cachent dans l'herbe,  
Ou qui, de l'ébénier, chargeant le front superbe,  
Au bord des clairs étangs se mêlant au bouleau,  
Tremblent en grappes d'or dans les moires de l'eau... ».

En séjour dans le Loiret, au château de Malesherbes, alors qu'il n'est encore âgé que de dix-sept ans, le poète se révèle en phase avec l'actualité de nos jours :



« Bosquets dont je parcours les agrestes chemins,  
Cachez mes pas au monde et mes jours aux humains !  
Je viens, loin des ennuis de nos cités superbes,  
Fouler ces doux gazons que foulait Malesherbes,  
Et m'égarer en paix dans ces bois respectés  
Qu'entoure le silence et qu'un sage a plantés ».

Oui : « Les bois ont cela d'étrange que le sentiment de la solitude y est profond, et que cependant, je ne sais quelle communication s'établit entre l'âme et cette multitude d'arbres qui se penchent sur vous, vivent, s'agitent, semblent vous écouter et paraissent vous répondre. On éprouve dans une forêt la double sensation de la foule et du désert ».

A Guernesey encore, quiétude et inquiétude se conjuguent :

« La sauvage épaisseur des branches me procure  
Une sorte de joie et d'épouvante obscure ;  
Et j'y trouve un oubli presque égal au tombeau ».

Et la perspective d'un voyage en Forêt Noire n'apaisait guère le réceptif promeneur : « Ce mot, Forêt Noire, éveillait dans mon esprit une de ces idées complètes comme l'enfance les aime. Je me figurais une forêt prodigieuse, impénétrable, effrayante, une futaie pleine de ténèbres avec des profondeurs brumeuses, des sentiers étroits... cheminant sous des arbres géants ; partout des racines tortueuses sortant à demi de terre comme des poignées de serpents : de sinistres branchages épineux... traçant çà et là l'inextricable paraphe du démon... Du reste, les arbres de cette forêt de mes rêves n'étaient ni des sapins, ni des ormes, ni des chênes, c'étaient des arbres ».

La conversation prend corps entre le poète et la forêt :

« Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,  
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,  
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,  
Les saules tous ridés, les chênes vénérables, ...  
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,  
Contemplant de son front la sereine lueur,  
Et murmurent tout bas : C'est lui ! c'est le rêveur ! ».

*(Pause musicale : C. Franck –  
Extrait de la Sonate pour Violon et Piano)*

De plus humbles végétaux ont su, sous la plume magique, acquérir leurs lettres de noblesse. Ainsi en fut-il, simples exemples, de la marguerite et du coquelicot, sinon, en prose, du lierre, de la bruyère et de l'olivier.

« Le soleil...  
Se penchait sur la terre à l'heure du couchant ;  
Une humble marguerite, éclos au bord d'un champ,  
Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle,  
Blanche, épanouissait sa candide auréole ;  
Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,  
Regardait fixement, dans l'éternel azur  
Le grand astre épanchant sa lumière immortelle,  
Et moi, j'ai des rayons aussi – lui disait-elle ».

Qui donc ne connaît :  
« ... ce champ vermeil  
Où le coquelicot prend feu dans le soleil ».

Ailleurs : « Le lierre abonde, parure magnifique des rochers et des masures... Sur tout arbre desséché ... Il prend le tronc et les branches, et y met des feuilles ».

Et il faut voir : « En fleur au mois d'août une bruyère violette qui donne aux renflements des (vallons) le chatolement des gorges de pigeons ».

Enfin : « Vers Antibes et Nice, l'olivier est un arbre magnifique. Là on l'abandonne à lui-même. Il pousse... Il a un tronc énorme, un branchage bizarre et irrité, un feuillage fin et soyeux qui, à distance, vu en touffes, ressemble à une fourrure de chinchilla. Il porte ses rameaux et ses fruits à bras tendus, et offre, comme le cèdre et le chêne, ce mélange de grâce et de majesté propre à tous les arbres qui ont le tronc large et la feuille petite ».

Mais ces quelques citations ne doivent en rien minimiser la richesse de la flore banale... devenant sublime aux yeux de Victor Hugo, quel que fût son âge. A seize ans, il compose sur un coin de nappe, au moment du dessert :

« D'attraits ravissants pourvue,  
Seule elle réunit tout ;  
Ses appâts charment la vue,  
Et chacun vante son goût.  
Sa peau, veloutée et fraîche,

Joint toujours la rose au lis :  
Ce pourrait être Phyllis,  
Si ce n'était une pêche ».

A dix-sept ans, il nous propose ce poème (que condamnera son frère Eugène, à cause de l'erreur botanique qu'introduit le singulier du mot « pétale » !) :

« Longtemps enveloppé dans une nuit fatale,  
Le lys, levant au ciel sa couronne royale,  
Domine au loin sur l'empire des fleurs,  
Et par la blancheur qu'il étale  
Et par le parfum qu'exhale  
Le sein voluptueux de son brillant pétale ;  
Au noble éclat du lys mariant ses couleurs,  
La rose, son humble rivale,  
Penche languissamment sa tête virginale... ».

A trente-quatre ans, longeant le littoral normand, il écrit à l'intention d'Adèle :

« Montivilliers, 10 août.

Ce que j'ai vu à Etretat est admirable. La falaise est percée, de distance en distance, de grandes arches naturelles sous lesquelles la mer vient battre dans les marées. J'ai attendu que la marée fût basse et à travers les goémons, les flaques d'eau, les algues glissantes et les gros galets couverts d'herbes peignées par le flot qui sont comme des crânes avec des chevelures vertes, je suis arrivé jusqu'à la grande arche que j'ai dessinée. ... C'est la plus gigantesque architecture qu'il y ait... Au loin, à l'horizon, il y avait un navire dont les voiles gris de pierre dessinaient sur la mer une colossale figure de Napoléon. Le tout était merveilleux. J'oubliais de te dire qu'à Fécamp j'avais vu la pleine mer par la pleine lune : c'était merveilleux ! ».

*(Pause musicale : H. Duparc – La vie antérieure)*

Vers Langrune : « À tout moment, dans le moindre village du bord de la mer, on rencontre des flèches de pierre admirables qui sortent, chose étrange, d'une toute petite église, comme ces belles fleurs des champs, haut juchées sur une vilaine plante ».

Plus tard encore il préférera un tableau champêtre à un haut-lieu de la viticulture champenoise : « On a voulu me mener voir ici la curiosité

du pays, une grande cave qui contient quinze cent mille bouteilles. Chemin faisant, j'ai rencontré un champ de navette en fleur avec des coquelicots et des papillons, et un beau rayon de soleil. J'y suis resté. La grande cave se passera de ma visite ».

Devant tant de splendeurs, Victor Hugo a brossé en alexandrins véhéments une comparaison des créations de l'Homme face aux Productions Divines :

« Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !  
Et pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,  
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,  
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes,  
D'où sort un chant pareil à la voix des falaises,  
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,  
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,  
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme  
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,  
Sonnent lugubrement comme des enchaînés,  
Dont chaque branche, hélas, porte deux condamnés... ».

Victor Hugo n'est assurément pas, dans ses écrits, un peintre paysager, évoquant de vastes panoramas. Il demeure plus intimiste et brosse volontiers des descriptions d'ensembles compacts, de dimensions limitées.

Pour *La Fête chez Thérèse* le décor est théâtral :

« Le soleil tenait lieu de lustre ; la saison  
Avait brodé de fleurs un immense gazon...  
Les vrais arbres du parc, les sorbiers, les lilas,  
Les ébéniers d'avril charge de falbalas,  
De leur sève embaumée exhalant les délices,  
Semblaient se divertir à faire les coulisses ».

De ses escapades sur nos littoraux, Hugo a rapporté quelques notes. C'est ainsi que : « Dans l'église de Carentan (visitée en 1836) il y a un chapiteau curieux formé de goémons entrelacés. Les artistes de ce temps grand et naïf (l'époque gothique) n'allaient chercher ni l'acanthé, ni le lotus. Ils prenaient pour modèle ce qu'ils avaient sous la main, le chou et le charbon dans l'intérieur des terres, le goémon au bord de la mer ».

Cependant que, quelques années plus tard, vers Biarritz : « Vous ne sauriez-vous figurer tout ce qui vit, palpite et végète dans ce désordre apparent d'un rivage écroulé... Les crabes rampent parmi les varechs et les goémons, lesquels dessinent sur le sable mouillé la forme des lames qui les ont apportés. Au-dessus des cavernes croît toute une botanique curieuse et presque inédite, le rosier à feuilles de pimprenelle, le muflier à feuilles de thym, l'astragale de Bayonne, l'œillet gaulois... ».

De telles énumérations botaniques à l'évocation d'un jardin il n'y a qu'un pas... et Victor Hugo l'a franchi avec complaisance. Il est alors âgé de quinze ans seulement :

« Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,  
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !  
Là mon âme tranquille est sans inquiétude,  
S'ouvre avec plus d'ivresse au charme de l'étude ;  
Et si devant mes pas, un trône de verdure  
Étale de ses fleurs la brillante parure,  
Si les lauriers épais, des myrtes odorants  
Sur ma tête, en berceau, courbent leurs bras errants.  
Par un charme secret je me sens entraîné,  
Dans ces lieux ravissants, je m'arrête, enchainé ».

*(Pause musicale : Schumann (autre) – Extrait de l'Arabesque)*

Cadre pour étudier, le jardin est aussi favorable à l'expression d'une passion pour... les fleurs... même chez Monseigneur l'Evêque de Digne : « Ce carré... occupait M. l'Evêque presque autant que ses livres. Il y passait volontiers une heure ou deux, coupant, sarclant, et piquant çà et là des trous en terre où il mettait des graines... Aucune prétention à la botanique... Il ne cherchait pas le moins du monde à décider entre Tournefort et la méthode naturelle ; il ne prenait parti ni pour les utricules contre les cotylédons, ni pour Jussieu contre Linné. Il n'étudiait pas les plantes ; il aimait les fleurs ».

Un jardin peut encore être le refuge d'arbres remarquables. Tel était le cas de celui du cloître de la rue de Picpus, cité dans les *Misérables*, puisque : « C'est dans le jardin du couvent... que se trouvait ce marronnier d'Inde qui passait pour le plus beau et le plus grand de

France et qui avait, parmi le bon peuple du 18<sup>ème</sup> siècle, la renommée d'être le père de tous les marronniers du royaume ».

La sensibilité olfactive entre en scène lorsque l'on pénètre avec Hugo dans le Jardin du Luxembourg : « Rien n'est admirable comme une verdure débarbouillée par la pluie et essuyée par le rayon ; c'est de la fraîcheur chaude. Les jardins et les prairies deviennent des cassolettes d'encens et fument de tous leurs parfums à la fois... On se sent doucement ivre ».

Et que de poésie amoureuse dans : « ... les jardins qui environnaient les fenêtres de Marius et Cosette (pleins) de l'émotion du réveil... l'aubépine allait poindre, une bijouterie de giroflées s'étalait sur les vieux murs, les gueules-de-loup- roses baillaient dans les fentes des pierres ; il y avait dans l'herbe un charmant commencement de pâquerettes et de boutons d'or... ».

Nous accèderons au sublime, ou peu s'en faut, en retournant rue Plumet, dans le jardin de Jean Valjean : « Il y avait un banc de pierre dans un coin... plus d'allées ni de gazon ; du chiendent partout... Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale... ». « En floréal, cet énorme buisson... entrait en rut dans le sourd travail de la germination universelle, tressaillait au soleil levant... et semait sur la terre humide... les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la fécondité, la beauté, la vie, la joie, les parfums ». « Le soir une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait... une tristesse céleste et calme la couvrait ; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et des liserons en sortait de toute part comme un poison exquis et subtil. De toute façon, en toute saison, ce petit enclos respirait la mélancolie, la contemplation, la solitude, la liberté, l'absence de l'homme, la présence de Dieu... Et la vieille grille rouillée avait l'air de dire : ce jardin est à moi ».

Au-delà de terres preuves de sensibilité aiguë, le poète ne demeura jamais loin de la politique ! Qu'il soit soutenu par ses convictions républicaines :

« Dans ce siècle de bruit, de gloire et de revers,  
Où les roseaux penchés au bord des étangs verts  
Durent plus que les monarchies ».

Ou que le stimulent les « grands » côtés de l'exil ! « Un exilé est un bienveillant. Il aime les roses, les nids, le va-et-vient des papillons. L'été il s'épanouit dans la douce joie des êtres ; ... il fait du printemps sa maison ; les entrelacements des branches... sont la demeure de son esprit... ; il guette les mystères d'une touffe de gazon... ; il est souvent attendri jusqu'aux larmes parce que la Nature est belle... ».

A moins qu'il se déclare « Européen » convaincu (dès le 14 juillet 1855, jour de la plantation dans le jardin de Hauteville House du « Chêne des Etats-Unis d'Europe) :

« Sachez que nous pouvons faire sortir de terre  
Le chêne triomphal que l'univers attend,  
Et faire frissonner dans son feuillage austère  
L'idée du sourire éclatant.  
Il s'agit de construire un chêne aux bras sans nombre,  
Un grand chêne qui puise avec son tronc noueux  
De la nuit dans la terre et qui force cette ombre  
A s'épanouir dans les cieux...  
Qu'il soit l'arbre univers, l'arbre cité, l'arbre homme,  
Et que le penseur croie, un jour, sous ses abris,  
Entendre en ses rameaux le grand soupir de Rome  
Et le grand hymne de Paris ».

A celui qui se révèle hyper-réceptif, rêveur, politicien actif, la philosophie n'a pas été étrangère. Il a su l'inclure avec habileté dans maints écrits. La dualité possible des comportements humains ne lui a pas échappé... sorte de lutte sourde et permanente entre le Bien et le Mal... puisque :

« Comme dans les étangs assoupis sous les bois,  
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois ;  
Le ciel qui teint les eaux à peine remuées  
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées,  
Et la vase – fond morne, affreux, sombre et dormant,  
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement ».

Et ces quatre alexandrins consacrés à la rose nous conduisent vers une réflexion salutaire :

« Ainsi dans nos jardins la rose purpurine  
Sous ses riches couleurs sait cacher son épine  
Et, repoussant la main qui la voudrait saisir,  
Elle fait par la peine acheter le plaisir... ».

Mais il n'empêche que la Nature soit puissamment consolatrice même à Serck, hors de sa patrie :

« Les bois, les monts, les prés  
Ont pour notre pauvre âme  
Un étrange pouvoir de mise en liberté,  
Ô matin, triomphante et sereine clarté,  
Comme on n'a plus dans l'âme une place meurtrie,  
Comme rien n'est exil, comme tout est patrie,  
Dès qu'on s'en est allé se promener aux champs  
Parmi les fleurs au fond des rayons et des chants,  
Dans la nature immense, étoilée, embrasée,  
Et sitôt qu'on a mis les pieds dans la rosée ! ».

« C'est que, vois-tu, mon Adèle, c'est un beau et glorieux livre que la nature. C'est le plus sublime des psaumes et des cantiques. Heureux qui l'écoute...

Une chose me frappait hier matin, tout en rêvant sur ces vieux boulevards de Montreuil-sur-mer. C'est la manière dont l'être se modifie et se transforme constamment... Le végétal devient animal sans qu'il y ait un seul anneau rompu dans la chaîne qui commence à la pierre... chaîne dont les derniers maillons, invisibles et impalpables pour nous, remontent jusqu'à Dieu... Toute chose se reflète, en haut dans une plus parfaite, en bas dans une plus grossière, qui lui ressemblent ».

Et l'homme, au milieu de tout cela, ne fait que passer... seule la nature demeure :

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?  
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?  
Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,  
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,  
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,  
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !  
Puis il nous les retire... »

*(Pause musicale : Schuman – Extrait de l'Arabesque)*



Alors soyons philosophes, aussi sages que le proclame Hugo lui-même :

« Je puis maintenant dire aux rapides années :  
Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !  
Allez-vous en avec vos fleurs toutes fanées ;  
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir ».

Bien qu'il se soit appliqué à se démarquer avec esprit et élégance de l'homme de sciences... en proclamant qu' « Entre un savant et un poète il y a la même différence qu'entre un jardin botanique et une forêt », Victor Hugo mérite quand même, selon nous, le qualificatif de scientifique... lorsqu'il se penche sur des questions d'agronomie, d'écologie, de botanique pure ou appliquée.

L'usage de plantes médicinales ou redoutables est évoqué par Victor Hugo en termes tantôt apaisants, tantôt effrayants. Voici l'un des textes évoquant sa petite fille : « Petite Jeanne est tombée. Elle s'est fait un noir au front. Je l'ai frottée avec de l'arnica... » et lorsqu'une autre fois une guêpe l'a piquée : « L'arnica a guéri immédiatement le bobo ». Et dans *L'homme qui rit* inclus dans *L'art d'être grand-père* Victor Hugo confie : « Ursus médecin guérissait... Il pratiquait les aromates. Il était versé dans les simples. Il tirait parti de la profonde puissance qui est dans un tas de plantes dédaignées, la Mancienne, la Coudre moissine, la Bourdaine blanche, le Hardeau... Il traitait la phtisie par le Rossolis ; il était au fait des beautés et des bontés de l'herbe Mandragore ».

De même le père Madeleine (des *Misérables*) était intarissable sur les vertus de l'ortie : « Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent ; quand elle vieillit, elle a des fibres comme le chanvre et le lin... Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille... La graine de l'ortie mêlée au fourrage donne du luisant au poil des animaux... ».

S'intéressant avec autant de bonheur aux petits détails qu'aux approches plus complexes, Victor Hugo se révèle avoir été un très honorable botaniste : « Ce qui distingue le marron de la châtaigne, c'est que la châtaigne a une cloison intérieure. Le marron n'en a pas ». Ou bien : « ... quatre jours de hâle, de vent et de soleil, sans une goutte de pluie venaient de passer ; les tiges (du magnifique rhododendron du père Mabeuf) se courbaient, les boutons penchaient, les feuilles tombaient... Le père Mabeuf était de ceux pour qui les plantes ont des âmes ». Quant à Monsieur Madeleine : « Il avait des "recettes" pour extirper d'un champ la nielle, la luzette, la vesce, la gaverolle, la queue-de-renard, toutes les herbes parasites qui mangent le blé ». Et le poète-agronome souligne que : « les haies d'épine-vinette ne sont permises

que dans les pays de vignobles. Les laboureurs affirment qu'elles nuisent aux blés et qu'elles les font noircir ».

Nous serions injustement incomplets si nous ne soulignons pas les compétences de Victor Hugo en écologie. Ce qui transparait déjà dans cette citation : « Je ne sais pourquoi je trouve du charme à regarder un champ inculte. Cela représente le possible ». Mais tout cela s'affine immédiatement lorsqu'à Freiburg : « ... j'ai oublié l'immense paysage que j'avais sous les yeux pour le carré de gazon dans lequel j'étais assis... Les scarabées marchaient lentement sous les fibres profondes de la végétation ; des fleurs de ciguë en parasol imitaient les pins d'Italie ; une longue feuille... laissait voir de belles gouttes de pluie comme autant de diamants dans un écrin de satin vert ».

Et l'interdépendance entre les êtres vivants ressort excellemment de cette formule brève : « Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut le consentement du brin d'herbe ».

Victor Hugo croit fermement en la permanence de la nature, laquelle, en dépit des régimes politiques (le texte est composé vers 1870), en dépit des flagrantes injustices, ne cesse de prodiguer ses richesses. Il le rappelle dans un poème intitulé *Est-ce que ?* :

« Est-ce que renonçant à la molle verdure,  
Depuis vingt ans bientôt que cet empire dure,  
Les arbres ont cessé de croître un seul instant ?  
Est-ce que dans son labeur le chêne haletant,  
Las d'ajouter sans fin des branches à des branches,  
S'est arrêté, disant : ramiers, colombes blanches,  
Bouvreuils, allez-vous-en, je ne veux plus de vous,  
J'ai fini. Quel est donc, sous le ciel calme et doux,  
Le lilas qui s'abstient, le hêtre qui retire  
Son murmure à Virgile et son ombre à Tityre ?  
Quel frêne a pris parti pour vous ? Quel peuplier  
S'est dispensé de vivre et de multiplier ?  
Quel marronnier, sachant que l'on ne doit pas voir  
Les nids tremblants, renonce à faire son devoir,  
Et refuse aux oiseaux d'épaissir son feuillage ?  
Depuis vingt ans, toujours de plus en plus charmante,  
La forêt pousse, et verte, et vieille, et jeune, augmente  
Son frais tumulte, au bruit d'une cité pareil ».

A la faveur de cet acte de foi en la toute puissance de la nature et en sa permanence bienveillante, plus forte que l'Empire, le poète nous a donc, une nouvelle fois, guidés vers la forêt qui lui fut si chère durant

toute sa vie... et au cœur de laquelle il souhaitait vivre son éternité,  
puisque voici son testament, ses dernières volontés :

*(Pause musicale en duo avec le récitant des vers :*

*G. Fauré – 1<sup>er</sup> Nocturne)*

« Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !  
Au gré des envieux, la foule loue et blâme ;  
Vous me connaissez, vous ; vous m'avez vu souvent,  
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.  
Vous le savez, la pierre où court un scarabée,  
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,  
Un nuage, un oiseau, m'occupent tout un jour.  
La contemplation m'emplit le cœur d'amour.  
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,  
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,  
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,  
Et du même regard poursuivre en même temps,  
Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,  
L'étude d'un atome et l'étude du monde.  
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,  
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu !  
Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,  
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,  
Clairières, vallons verts, déserts sombres et doux,  
Vous savez que je suis calme et pour comme vous.  
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,  
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !  
La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;  
Toujours, - je vous atteste, ô bois aimés du ciel -  
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,  
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère !  
Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,  
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,  
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,  
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !  
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,  
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,  
Dans votre solitude où je rendre en moi-même,  
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,  
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,  
Forêt ! C'est dans votre ombre et dans votre mystère,  
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,  
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,  
Et que je veux dormir quand je m'endormirai ».

### **Références bibliographiques**

- . Collection *Bibliothèque de la Pléiade*, Gallimard édit.
- . Collection *Bouquins*, Laffont édit.
- . Collection *Génies et Réalités*, Hachette édit.